

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une signature sur le drap

La Maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique de Madeleine Ouellette-Michalska

Madeleine Ouellette-Michalska, *La Maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique*, Montréal, Québec-Amérique, 1984, 299 pages

André Vanasse

Numéro 35, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1984). Compte rendu de [Une signature sur le drap : *La Maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique* de Madeleine Ouellette-Michalska / Madeleine Ouellette-Michalska, *La Maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique*, Montréal, Québec-Amérique, 1984, 299 pages]. *Lettres québécoises*, (35), 19–20.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



par André Vanasse

UNE SIGNATURE SUR LE DRAP

La Maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique

de Madeleine Ouellette-Michalska

Il n'y a pas de bipèdes plus narcissiques que les humains. La preuve: non contents d'avoir dominé et saccagé la terre entière, ils prétendent qu'à cause de cela même ils méritent la vie éternelle. Ils ont une âme, disent-ils, qu'ils sont seuls à posséder. Les autres espèces animales meurent tout naturellement; eux quittent leur corps pour un autre monde. Ils s'envolent vers une mystérieuse planète appelée Ciel. Comment réussissent-ils ce voyage interplanétaire, nul ne le sait. Il faut, pour en connaître davantage, interroger les tables lesquelles parlent d'abondance par le truchement de leurs molécules de bois. Je les soupçonne d'imiter le langage des carpes qui disent, bouches grandes ouvertes, le silence des espaces infinis.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas du ciel dont je veux vous entretenir mais de *la Maison Trestler*¹ de Madeleine Ouellette-Michalska laquelle, humaine comme il se doit, n'échappe pas à la règle que je viens d'énoncer. Voilà pourquoi, fidèle aux canons de la modernité, la narratrice est à la fois productrice et personnage principal du roman. «J'étais une enfant douce. Personne ne savait que je jouais avec le feu. (...) Je l'ignorais aussi, mais l'habitude était prise. Je continuerais de lire comme une forcenée et l'envie d'écrire suivrait, magique transformation du silence et de la sensation en paroles. (p. 12)»

Dès le départ une auteure, un moi qui s'affirme, qui rappelle l'enfant qu'elle fut quelque part entre Québec et Gaspé, qui nomme (d'abord) le père né à Lowell, Mass., USA, là même où naquit Jack Kerouac. Une scène donc occupée par le personnage principal. Bien sûr d'autres seront convoqués. Tous ceux, en fait, qui ont des liens avec la famille ou la maison Trestler:



(...) je lui avoue avoir rédigé vingt pages sur la fille aînée Trestler, Madeleine, enfant calme à qui j'ai d'abord cru ressembler. J'ai déchiré ce texte avant de monter en voiture. Je construirai plutôt le roman autour de sa soeur Catherine, rebelle qui défia son père à cause d'un homme et lui intenta un procès afin de récupérer la part d'héritage maternel dont il voulait la spolier. (p. 14)

Ainsi s'organise, sous nos yeux, le projet romanesque. *La Maison Trestler* s'affiche d'emblée comme une narration qui fait l'économie d'un temps présent et d'un temps passé. Ce roman sera tressé à partir de l'histoire de Catherine Trestler et celle, non moins fictive, de la narratrice qui relate le départ de Stefan, compagnon avec lequel elle a vécu pendant vingt ans. D'un côté la naissance d'une passion, de l'autre la fin d'une liaison.

Impossible, puisque nous nous situons dans le discours de la modernité, d'échapper à l'intertextualité. Du reste la narratrice nous y invite: elle est née, nous confie-t-elle, à Saint-Alexandre de Kamouraska. Or on ne peut s'empêcher de comparer *la Maison Trestler* à *Kamouraska* d'Anne Hébert. Même amour contrarié, mêmes interdits transgressés. Mais la passion d'Élisabeth, qui appelle la violence et la mort, ne trouve pas le même écho chez Catherine de *la Maison Trestler*. À la tragique destinée du Seigneur de Kamouraska succède le drame de la bourgeoisie. On répugne à nous plonger dans un bain de sang. Catherine Trestler, fidèle à l'esprit de sa caste, le ménage. Elle se fait par ailleurs un devoir d'en laisser échapper quelques gouttes en guise de «signature sur le drap (p. 178)». Elle veut s'assurer qu'il n'y aura aucun doute, dans l'esprit de son père, quant à l'infamie qu'elle vient de commettre avec

Éléazar, le commis qu'elle a décidé d'épouser tout en sachant que son père s'opposera violemment à cette union.

La suite sera à l'avenant: c'est par un procès que le père et la fille régleront leur différend. Chacun veut transpercer l'autre de sa plume d'oie. On s'éclabousse de pâtes d'encre. Voici venu le règne du bleu. On se fait mourir à petit feu.

Ainsi s'il y a ressemblance entre les deux romans, l'écart qui les sépare est flagrant. *Kamouraska* s'inscrit dans la tradition de l'amour passion, de l'amour mortel (il faudrait relire ce merveilleux essai de Denis de Rougemont intitulé *L'Amour et l'Occident*). *La Maison Trestler*, au contraire, subordonne l'amour à l'«avoir». Ici il faut savoir dominer ses élans; il faut faire preuve de maîtrise. De ce point de vue, la longue énumération des biens et meubles de la maison est tout à fait symptomatique de l'esprit bourgeois qui sous-tend le texte. Les richesses accumulées sont nommées avec ostentation; il faut que tous sachent la montée fulgurante de ce petit soldat né à Manheim, duché de Bade, en Allemagne et engagé comme mercenaire dans le régiment anglais Hesse-Hanau pour combattre les Américains et leur volonté d'indépendance. La destinée de J.-J. Trestler, parce qu'elle est liée à celle du Bas-Canada, est exemplaire aux yeux de la narratrice. Elle illustre, deux cents ans plus tôt et en la personne d'un seul individu, les aspirations de la classe montante francophone et québécoise contemporaine.

Ce jugement, j'en ai la certitude, serait contesté par Mme Ouellette-Michalska. Le mépris affiché à l'égard de ce rustre uniquement préoccupé de son commerce et de sa fortune ne laisse aucun doute quant à l'opinion qu'elle entretient à l'égard de M. Trestler. Pourtant les choses ne sont pas aussi claires. Ce roman qui, comme je l'ai dit, lie le passé et le présent dans une même narration, nous oblige à établir une adéquation entre les deux époques. La voix de la narratrice se fond avec celle de la classe à laquelle elle appartient. Le parti pris nationaliste est affirmé avec force. L'auteure prend la défense des siens avec une ardeur parfois suspecte. Il s'agit pour elle de dire le Québec contre l'impérialisme français et contre celui, encore plus corrosif, des Américains. À ce titre, la maison Trestler est un symbole. Elle repré-

sente, malgré l'esprit d'économie et de parcimonie (allant parfois jusqu'à la mesquinerie) dont le propriétaire a dû faire preuve pour permettre son érection, la réussite tangible d'un homme qui s'était pourtant rangé du côté des Francophones.

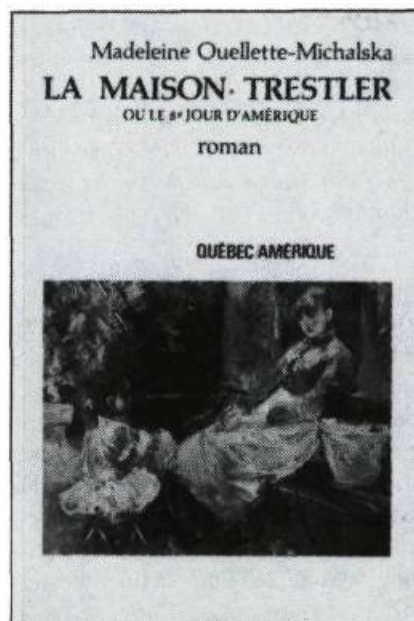
Ce cri nationaliste, il faut le dire, devient parfois discordant. Il empiète sur le roman, nous plonge, contre notre volonté, dans l'essai.

Ce reproche (il faudrait aussi signaler quelques propos féministes mal intégrés au roman) ne diminue pas l'intérêt du roman qui s'impose comme une réussite parce que l'auteure a su, partout ailleurs, rendre presque tangibles les menus faits et objets de la vie quotidienne.

Il n'y a pas si longtemps je relisais *le Survenant* de Germaine Guèvremont. Voici que je découvrais un roman dont la «signature» féminine m'avait jusqu'alors échappé. Quel homme aurait pu faire contenir dans une tasse de thé l'enfance, fragile comme une porcelaine, de Phonsine?

Madeleine Ouellette-Michalska procède de la même manière. Il lui suffit d'un détail pour que le corps entier d'un personnage ou d'une pièce de logis acquière une densité qu'on aurait malaisément pu imaginer.

À ce titre le versant «bourgeois» (on aura compris que le qualificatif n'a rien de péjoratif) de l'écriture de Mme Ouellette-Michalska atteint le sublime.



Son côté «terrien» éclate comme un hymne à la vie:

(...) je me réfugie sous un arbre de la cour, seule, fuyant la chaleur. Allongée sur l'herbe, je colle à la terre. Elle et moi, nous nous rejoignons si parfaitement, et je sens si peu d'espace entre sa texture végétale et mes fibres charnelles que je pourrais placer un doigt sur n'importe quel point de mon ventre en imaginant toucher l'origine du déroulement des générations. (p. 208)

Cette sensualité à fleur de peau est à la fois cosmique et humaine. Le rapport au corps est tout aussi profond, lié à la texture de la chair, à ses fibres, à ses humeurs:

Adélaïde ne m'a pas vue venir. Elle pétrit la pâte avec des gestes lents, se parlant à elle-même comme si elle s'adressait à quelqu'un situé hors du temps. Ses mots défilent, machinal remuement des lèvres mastiquant les prières récitées, mais rien jamais ne filtre de sa vie confondue à celle des Trestler au service desquels elle travaille depuis le mariage de père. Je me jette contre son épaule et respire son parfum de sueur salée. J'enfonc ma tête dans son corsage recouvert du tablier de grosse toile qui filtre l'étreinte. Elle proteste doucement: — Catherine, on ne t'entend jamais venir. (p. 57)

Ce sont des descriptions de ce genre qui font de *la Maison Trestler* un roman véritablement habité. Madeleine Ouellette-Michalska a raison de se montrer extrêmement sceptique au sujet de l'objectivité historique. L'histoire, dit-elle, n'a d'existence que grâce à l'auteur qui l'anime.

Si vous voulez en être convaincus lisez *la Maison Trestler*. □

Madeleine Ouellette-Michalska, *la Maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique*, Montréal, Québec-Amérique, 1984, 299 pages.